

Université de Damas

جامعة دمشق

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines

كلية الآداب والعلوم الإنسانية

Département de Langue et de Littérature françaises

قسم اللغة الفرنسية وآدابها

4^{ème} année - Le roman 2^{ème} semestre

مادة الرواية - السنة الرابعة فصل 2

Dr. Maha Bayari

د. مها بياري

Cours du 23/4/2020 de 8h00 à 10h00

La peste (1947) Albert Camus (1913-1960)

Edition utilisée :

[La peste — Albert Camus — pdf & epub - Lyber](#)

[lyber.org](#) › [livre](#) › [albert-camus](#) › [la- peste](#)

La deuxième partie (P.P. 67-152) est la plus longue. (suite)

Le cinquième chapitre (P.P. 101-105) commence par « D'autres, comme Rambert, essayaient aussi de fuir cette atmosphère de panique naissante, mais avec plus d'obstination et d'adresse, sinon plus de succès. » Les pronoms indéfinis 'certains' et 'd'autres' lient les deux chapitres quatre et cinq. Rambert cherche une issue pour sortir de la ville mais en vain. La classification des fonctionnaires est très ironique (P. 102). Il n'a que l'errance pour refuge.

« De promenades solitaires en cafés et de cafés en restaurants, il atteignait ainsi le soir. Rieux l'aperçut, un soir précisément, à la porte d'un café où le journaliste hésitait à entrer. Il sembla se décider et alla s'asseoir au fond de la salle. C'était cette heure où dans les cafés, par ordre supérieur, on retardait alors le plus possible le moment de donner la lumière. Le crépuscule envahissait la salle comme une eau grise, le rose du ciel couchant se reflétait dans les vitres, et les marbres des tables reluisaient faiblement dans l'obscurité commençante. » (P. 104) La solitude de Rambert le rend malheureux. Rieux le décrit ainsi que le café. La comparaison porte sur la couleur qui domine la salle à cause du coucher de soleil. Le contraste entre la lumière du jour et l'obscurité du soir évoque des sensations visuelles, et donne une belle image de l'espace. Un autre lieu est souvent fréquenté « Rambert passait aussi de longs moments dans la gare. » (P. 104)



La gare d'Oran

Après la fermeture de la ville, la gare est fermée il n'y a plus de voyages. Pour Rambert c'est un lieu d'évasion dans lequel il essaye de retrouver des images de son pays la France et de la femme aimée.

« Au mur, quelques affiches plaidaient pour une vie heureuse et libre à Bandol ou à Cannes. Rambert touchait ici cette sorte d'affreuse liberté qu'on trouve au fond du dénuement. Les images qui lui étaient le plus difficiles à porter alors, du moins selon ce qu'il en disait à Rieux, étaient celles de Paris. Un paysage de vieilles pierres et d'eaux, les pigeons du Palais-Royal, la gare du Nord, les quartiers déserts du Panthéon, et quelques autres lieux d'une ville qu'il ne savait pas avoir tant aimée poursuivaient alors Rambert et l'empêchaient de rien faire de précis. Rieux pensait seulement qu'il identifiait ces images à celles de son amour. » (P. 104)

Rambert est à la gare d'Oran '**ici**', mais les images des affiches l'emmènent à Paris '**ailleurs**'. Les lieux qui y figurent Bandol et Cannes sont deux villes sur la côte d'Azur au sud de la France, et des quartiers parisiens. Il s'éloigne de l'univers étouffant d'Oran avec ses images de Paris où se trouve son bonheur. Dans *La modification* (1957) de Michel Butor, Léon Delmont se trouve dans un compartiment de train qui va de Paris à Rome (ici). Tout au long du voyage, il pense à son passé, les souvenirs de sa famille, et rêve de son arrivée chez sa maîtresse Cécile (ailleurs).



Cannes





Le Panthéon – Paris



La gare du Nord-Paris



Le sixième chapitre (P.P. 106-115)

« Peu après le prêche, les chaleurs commencèrent. On arrivait à la fin du mois de juin. Au lendemain des pluies tardives qui avaient marqué le dimanche du prêche, l'été éclata d'un seul coup dans le ciel et au-dessus des maisons. Un grand vent brûlant se leva d'abord qui souffla pendant un jour et qui dessécha les murs. Le soleil se fixa. Des flots ininterrompus de chaleur et de lumière inondèrent la ville à longueur de journée. » (P. 106)

Les éléments de la nature accentuent l'atmosphère macabre qui domine la ville avec la canicule de l'été. La pluie a accompagné le prêche du père Paneloux qui a eu lieu un dimanche fin juin, et le vent viendra plus tard. Le nombre des morts monte en flèche avec la montée de la chaleur.

« C'était là une des grandes révolutions de la maladie. Tous nos concitoyens accueillent ordinairement l'été avec allégresse. La ville s'ouvrait alors vers la mer et déversait sa jeunesse sur les plages. Cet été-là, au contraire, la mer proche était interdite et le corps n'avait plus droit à ses joies. Que faire dans ces conditions ? C'est encore Tarrou qui donne l'image la plus fidèle de notre vie d'alors. » (P. 108)

La peste bouleverse la vie des oranais ; ils ne peuvent plus aller à la mer. Dans le troisième chapitre de la première partie, Tarrou est présenté par le narrateur comme un témoin qui a vécu les événements et les a notés dans ses carnets. De même, ce chapitre s'appuie sur les écrits de Tarrou. Ils rencontrent les mêmes personnes, le veilleur de nuit, le vieux qui crache sur les chats n'apparaît plus, et surtout la famille du restaurant.

« Au restaurant, après une courte absence, on vit réapparaître M. Othon, l'homme-chouette, mais suivi seulement des deux chiens savants. Renseignements pris, la femme avait soigné et enterré sa propre mère et poursuivait en ce moment sa quarantaine. » (P. 110)

Tarrou a dû faire connaissance avec M. Othon, c'est pourquoi il cite son nom. La femme est en quarantaine, un membre de la famille manque à cause de la peste, mais pour quarante jours. Il évoque aussi le prêche du père Paneloux, ensuite ses rencontres avec Rieux.

« Tarrou notait enfin qu'il avait eu une longue conversation avec le docteur Rieux dont il rappelait seulement qu'elle avait eu de bons résultats, signalait à ce propos la couleur marron clair des yeux de Mme Rieux mère, affirmait bizarrement à son propos qu'un regard où se lisait tant de bonté serait toujours plus fort que la peste, et consacrait enfin d'assez longs passages au vieil asthmatique soigné par Rieux. » (P.P. 110-111)

Le même procédé est suivi, le narrateur est censé lire les carnets de Tarrou, il les commente ou bien il en cite un extrait. La sensibilité de Tarrou envers la mère de Rieux est bien claire, il précise la couleur de ses yeux 'le marron'. La mère est liée à la bonté à une force qui peut faire face à la

peste. L'appui moral dans les catastrophes est très important. Tarrou s'approche de Rieux de plus en plus et l'accompagne dans sa tournée.

« " Cent vingt-quatre morts, tel est le bilan de la quatre-vingt- quatorzième journée de peste. " » (Les extraits des carnets de Tarrou sont entre guillemets dans le roman). Les dates sont effacées après la peste, mais quelques repères temporels sont donnés. Le début du récit est le 16 avril, et c'est la 94^{ème} journée, trois mois se sont écoulés pour arriver au 17 juillet, après un petit calcul. Plus loin, le mois est uniquement donné.

« En même temps, la lumière monte et la chaleur plombe peu à peu le ciel de juillet. »

Contrairement à Rambert, Tarrou se trouve à l'aise après la fermeture de la ville. Il note régulièrement tout ce qu'il voit et entend. Malgré les moments tragiques, une touche d'ironie est présente.

Le septième chapitre (P.P. 116-123)

« C'est Tarrou qui avait demandé à Rieux l'entrevue dont il parle dans ses carnets. Le soir où Rieux l'attendait, le docteur regardait justement sa mère, sagement assise dans un coin de la salle à manger, sur une chaise. Elle passait ses journées là quand les soins du ménage ne l'occupaient plus. Les mains réunies sur les genoux, elle attendait. » (P. 116)

Pour la première fois la mère est décrite brièvement par son fils, un soir du mois de juillet.

« Il regarda sa mère. Le beau regard marron fit remonter en lui des années de tendresse.

— Est-ce que tu as peur, mère ?

— A mon âge, on ne craint plus grand-chose.

— Les journées sont bien longues et je ne suis plus jamais là.

— Cela m'est égal de t'attendre si je sais que tu dois venir. Et quand tu n'es pas là, je pense à ce que tu fais. As tu des nouvelles ?

— Oui, tout va bien, si j'en crois le dernier télégramme. Mais je sais qu'elle dit cela pour me tranquilliser. » (P. 117)

Le dialogue entre Rieux et sa mère reflète l'amour maternel, l'inquiétude pour la santé de la femme de Rieux. Dans le roman, le dialogue est un substitut de la narration, il apporte des informations au lecteur d'une façon directe. Cette séquence est interrompue par l'arrivée de Tarrou. Une sensation auditive est provoquée par le bruit de la sonnette.

« La sonnette de la porte retentit. Le docteur sourit à sa mère et alla ouvrir. Dans la pénombre du palier, Tarrou avait l'air d'un grand ours vêtu de gris. Rieux fit asseoir le visiteur devant son bureau. Lui-même restait debout derrière son fauteuil. Ils étaient séparés par la seule lampe allumée de la pièce, sur le bureau. » (P. 117)

La description de l'obscurité du palier montre 'Tarrou comme un ours gris', comme si sa forme humaine n'est plus visible.

Ils discutent de l'aggravation de la situation, Tarrou propose un plan d'aide.

« Rieux regarda Tarrou :

— Alors? dit-il.

— Alors, j'ai un plan d'organisation pour des formations sanitaires volontaires. Autorisez-moi à m'en occuper et laissons l'administration de côté. Du reste, elle est débordée. J'ai des amis un peu partout et ils feront le premier noyau. Et naturellement, j'y participerai. » (P. 118)

Chacun lutte contre la peste à sa façon ou plutôt selon ses possibilités. La lutte de Tarrou est collective et volontaire, loin de l'intérêt personnel ou matériel. Rieux accepte la proposition de Tarrou.

La suite des discussions porte sur divers sujets, la religion, la mort... C'est l'un des chapitres qui contient beaucoup de discussions. La visite est terminée. En partant Tarrou rencontre la mère de Rieux.

« Rieux ouvrit la porte de son bureau et, dans le couloir, dit à Tarrou qu'il descendait aussi, allant voir un de ses malades dans les faubourgs. Tarrou lui proposa de l'accompagner et le docteur accepta. Au bout du couloir, ils rencontrèrent Mme Rieux à qui le docteur présenta Tarrou.

— Un ami, dit-il.

— Oh ! fit Mme Rieux, je suis très contente de vous connaître. » (P. 121)

Le dialogue domine dans ce chapitre en alternance avec le récit narratif et le style indirect et une brève description. Ils sortent ensemble et arrivent chez le vieil asthmatique.

« Rieux eut soudain un rire d'amitié :

— Allons, Tarrou, dit-il, qu'est-ce qui vous pousse à vous occuper de cela ?

— Je ne sais pas. Ma morale peut-être.

— Et laquelle ?

— La compréhension. » (P. 123)

Les circonstances difficiles engendrent de nouvelles amitiés, comme l'exemple de Rieux et Tarrou. Les mêmes étapes sont toujours suivies, le lecteur découvre en même temps que Rieux les autres, comme c'est le cas de Tarrou qui se montre sérieux et bon.

Le huitième chapitre (P.P. 124-130)

Le travail des équipes sanitaires commence, la solidarité est une réponse à l'absurde. Le docteur Castel poursuit ses recherches sur le vaccin. Grand s'occupe des statistiques sans pour autant laisser tomber sa phrase. Le point de vue du narrateur est toujours présenté « De ce point de vue, et plus que Rieux ou Tarrou, le narrateur estime que Grand était le représentant réel de cette vertu tranquille qui animait les formations sanitaires. » (P. 126) Le temps du verbe est le présent quand il est question des pensées du narrateur.

« Quelquefois, le soir, quand le travail des fiches était terminé, Rieux parlait avec Grand. Ils avaient fini par mêler Tarrou à leur conversation et Grand se confiait avec un plaisir de plus en plus évident à ses deux compagnons. Ces derniers suivaient avec intérêt le travail patient que Grand continuait au milieu de la peste. Eux aussi, finalement, y trouvaient une sorte de détente.

« Comment va l'amazone ? » demandait souvent Tarrou. Et Grand répondait invariablement : « Elle trotte, elle trotte », avec un sourire difficile. Un soir, Grand dit qu'il avait définitivement abandonné l'adjectif « élégante » pour son amazone et qu'il la qualifiait désormais de « svelte ». « C'est plus concret », avait-il ajouté. Une autre fois, il lut à ses deux auditeurs la première phrase ainsi modifiée : « Par une belle matinée de mai, une svelte amazone, montée sur une superbe jument alezane, parcourait les allées fleuries du Bois de Boulogne. »

Le travail collectif rapproche les personnages, le soir ils se permettent un moment de détente avec la phrase de Grand. L'amazone préoccupe Rieux et Tarrou.

Grand prend leurs 'avis sur les modifications qui portent sur les adjectifs, et la suppression du mot 'mois'.

Etat1	Etat 2
Elégante	Svelte (substitut)
Mois	----- (suppression)

Dans le travail sur les manuscrits en général, il s'agit d'une variante, un mot est substitué par un autre dans ce cas, ou bien supprimé comme le mot 'mois'. Un autre soir, Grand propose la couleur noire pour « une noire jument alezane ». Cette couleur n'est pas adéquate, selon Rieux, car l'alezane est de couleur claire. (Voir le cours du 16 avril). Grand est vexé de son ignorance, mais il poursuit les modifications. Mais, il semble subir un échec après plusieurs tentatives et il devient distrait. Il l'avoue à Rieux. « — Mais je suis distrait et je ne sais pas comment sortir de la fin de ma phrase.

(P. 128) Après la pause 'littéraire' avec la phrase de Grand, le retour à la peste et ses conséquences tragiques sur la ville.

Le neuvième chapitre (P.P. 131-152)

Rambert continue sa recherche pour trouver un moyen d'évasion, Cottard lui offre une possibilité illégale et couteuse et l'emmène pour rencontrer un trafiquant 'Garcia' et ses amis dans un café. « Ces deux jours parurent interminables à Rambert. Il se rendit chez Rieux et lui raconta ses démarches dans le détail. » Rieux est toujours au centre de l'action, il écoute Rambert mais ne l'empêche pas ; il lui explique la gravité de la situation. Un autre personnage, Gonzales s'occupera de la préparation de l'évasion.

A l'hôtel, Rambert rencontre Tarrou et lui propose de prendre un verre. « A onze heures du soir, pourtant, Rieux et Tarrou entrèrent dans le bar, petit et étroit. Une trentaine de personnes s'y coudoyaient et parlaient à très haute voix. Venus du silence de la ville empestée, les deux arrivants s'arrêtèrent, un peu étourdis. » La description de la salle reflète la tension qui domine sur la ville. « A l'autre table, occupée par des jeunes gens élégants, la conversation était incompréhensible et se perdait dans les mesures de *Saint James Infirmary*, que déversait un pick-up haut perché. » La musique apparaît pour la première fois. Il s'agit d'une chanson américaine. Tarrou est déçu de l'attitude de Rambert et il essaye de le convaincre de rejoindre les équipes sanitaires, ainsi que Cottard qui refuse catégoriquement et le père Paneloux.

Tarrou essaye d'aider Rambert dans sa détresse.

« Et Rambert rentra chez lui avec une expression qui frappa Tarrou, lorsqu'il le rencontra dans l'après-midi.

— Ça ne va pas ? lui demanda Tarrou.

— C'est à force de recommencer, dit Rambert.

Et il renouvela son invitation :

— Venez ce soir.

/.../ Le soir, quand les deux hommes pénétrèrent dans la chambre de Rambert, celui-ci était étendu. »

Une deuxième rencontre à l'hôtel, mais cette fois elle a lieu dans la chambre de Rambert avec Rieux et Tarrou. Ils écoutent la même chanson.

« Rambert alla dans un coin de sa chambre et ouvrit un petit phonographe.

— Quel est ce disque? demanda Tarrou. Je le connais.

Rambert répondit que c'était *Saint James Infirmary*.

Au milieu du disque, on entendit deux coups de feu claquer au loin.

— Un chien ou une évasion, dit Tarrou. »

La musique est rare, elle est écoutée à l'intérieur de la chambre, et toujours un signe vient de l'extérieur pour rappeler la peste et ses malheurs.

« Rieux se leva, avec un air de soudaine lassitude.

— Vous avez raison, Rambert, tout à fait raison, et pour rien au monde je ne voudrais vous détourner de ce que vous allez faire, qui me paraît juste et bon. Mais il faut cependant que je vous le dise : il ne s'agit pas d'héroïsme dans tout cela. Il s'agit d'honnêteté. C'est une idée qui peut faire rire, mais la seule façon de lutter contre la peste, c'est l'honnêteté.

— Qu'est-ce que l'honnêteté? dit Rambert, d'un air soudain sérieux.

— Je ne sais pas ce qu'elle est en général. Mais dans mon cas, je sais qu'elle consiste à faire mon métier.

— Ah ! dit Rambert, avec rage, je ne sais pas quel est mon métier. Peut-être en effet suis-je dans mon tort en choisissant l'amour. » (P. 151)

La discussion devient fort intéressante sur le thème de la lutte contre la peste. L'idéal de l'homme en proie de la peste est l'honnêteté, selon Rieux. A la fin de la visite, Tarrou explique à Rambert qu'il n'est pas le seul qui souffre de la séparation car la femme de Rieux est dans une autre ville. La réaction de Rambert se traduit le lendemain, il prend la décision de participer aux équipes sanitaires et il l'annonce à Rieux au téléphone.

« A la première heure, le lendemain, Rambert téléphonait au docteur :

— Accepteriez-vous que je travaille avec vous jusqu'à ce que j'aie trouvé le moyen de quitter la ville ?

Il y eut un silence au bout du fil, et puis :

— Oui, Rambert. Je vous remercie. » (P. 152)

Rieux et Tarrou ont réussi à convaincre Rambert par l'argument et non pas par la force. Le mal touche le monde, et par conséquent personne n'est à l'abri.

La réponse à la question : Qu'est-ce que la peste a-t-elle apporté aux oranais ? peut se résumer dans le proverbe « **Ceux que le malheur n'abat point, il les instruit.** »

La troisième partie (P.P. 155-170)

Le début rappelle la situation générale de la ville d'Oran après la peste, c'est le mois d'août. Le paroxysme de la chaleur coïncide avec celui de l'épidémie. La souffrance est collective, (à l'exception de Cottard et les profiteurs).

« Ainsi, à longueur de semaine, les prisonniers de la peste se débattirent comme ils le purent. Et quelques-uns d'entre eux, comme Rambert, arrivaient même à imaginer, on le voit, qu'ils agissaient encore en hommes libres, qu'ils pouvaient encore choisir. Mais, en fait, on pouvait dire à ce moment, au milieu du mois d'août, que la peste avait tout recouvert. Il n'y avait plus alors de destins individuels, mais une histoire collective qui était la peste et des sentiments partagés par tous. Le plus grand était la séparation et l'exil, avec ce que cela comportait de peur et de révolte. » La peste a tout bouleversé même les cérémonies et les formalités d'enterrement. La vie devient monotone, mais la grande leçon de la peste est que « **Tout le monde était modeste.** » (P. 167)

(Lire la quatrième partie pour la semaine prochaine)

Bon courage